

Article du républicain Lorrain de 1994

Embrassée à Marieulles par un GI 50 ans après jour pour jour

Du 17 au 25 septembre 1944, Marieulles et Vezon ont été le théâtre de combats meurtriers entre la Se DI US et les forces d'occupation. Nombreuses ont été les victimes civiles. Une rescapée, Mme Gabrielle Nowak, raconte.

Les jours qui ont précédé le 17 nous avons subi un déluge d'obus. Avec ma famille, nous nous étions réfugiés dans le bunker inoccupé situé dans le virage à l'entrée de Marieulles en venant de Sabré. Nous ne pouvions en sortir qu'au péril de notre vie pour chercher quelque nourriture. Puis, les Allemands, tous SS, sont venus s'y installer avec un téléphone pour régler les tirs d'artillerie. Nous dûmes, en courant, nous réfugier sains et saufs dans la cave de la maison de René Maurice, en Jurue, face à l'infirmerie militaire allemande.

Là, le Premier souci de mon père fut de creuser une issue de secours pour éviter d'être enterré vivant au cas où un obus détruit le seul accès existant. Devant la poussée de la 5ème DI, les obus allemands continuaient de pleuvoir. Ils étaient tirés depuis le fort de Sommy, entre Fey et Augny.

Premiers libérateurs

Dans la matinée du 17 septembre 1944, sous un déluge d'eau et de feu, les premiers soldats américains ont dévalé la Jurue, venant de la côte d'Arry. Nous avons hissé un torchon blanc au bout d'un bâton et sommes sortis. J'avais 14 ans. Un GI m'a embrassée de joie.

Mais là, en face, à 15 mètres, par l'embrasement de deux fenêtres, deux canons de fusil tenaient en joue le dos de nos libérateurs qui ne se doutaient de rien. J'ai nettement vu les deux soldats allemands en uniforme. Ils n'ont pas tiré.

Peut-être pour ne pas nous blesser, peut-être pour ne pas se démasquer.

Les Américains nous ont fait rentrer à nouveau dans notre cave et ont poursuivi leur avance dans le village. Nous sommes restés cloîtrés durant 48 heures, presque sans nourriture. Qu'allait faire les soldats allemands que nous avions aperçus dans la maison d'en face? Y étaient-ils toujours? Allaient-ils venir nous débusquer? L'angoisse était insoutenable.

Le 19, les bombardements reprisent. C'est du 20 au 23 septembre qu'une pluie d'obus s'est à nouveau abattue sur le village. Que notre abri n'ait pas été touché relève du miracle.

Le 23 à midi, un officier américain est venu nous chercher et s'est adressé à mon père : « C'est fini, vous ne pouvez plus rester ! Nous sommes trop avancés et notre artillerie nous tire dessus. »

Le drame

Durant une accalmie, nous sommes montés sur un camion américain qui s'est arrêté à la hauteur de l'église sur la route qui traverse Marieulles, près des ruines de l'ancienne maison Christophe. L'officier US demande à mon père d'aller chercher la famille Lallement réfugiée dans l'abri derrière l'église avec une petite Christiane qui a juste six semaines.

C'est alors qu'un premier obus tiré du fort de Sommy creuse un cratère au milieu de la route. Je saute du camion. « Marie-Louise, descends avec Michèle »

Un moment d'hésitation, un second obus s'écrase contre ce qui reste de la maison Christophe.

Un pan de mur s'effondre sur le camion, ensevelissant ses occupants. Mes soeurs MarieLouise et Jeanine furent blessées mais je ne devais plus revoir ma petite soeur Michèle qui aurait eu quatre ans au mois de novembre. Dans le même temps, un éclat d'obus emportait mon père.

Le 23, dans l'après-midi, les Américains réussirent à conduire les rescapés à l'infirmerie de Thiaucourt. Un matin, un docteur appelle une dame de Marieulles : « Mme Palseur, nous avons là deux enfants. Les connaissez-vous? » « Mais ce sont mes petites filles Jeanine et Marie-Louise ! »

C'est à partir de ces instants que ce qui restait de notre famille a commencé à se reformer.

17 septembre 1994

Effervescence parmi l'équipe d'animation du cinquantenaire dès l'arrivée des premiers Américains. L'ancien lieutenant d'un peloton de GI'S arrive fortuitement à Marieulles où il fut

blessé au début de l'après-midi du 17 septembre 1944. Il tente de retrouver le lieu où sa vie a failli s'arrêter avec le ricochet d'une balle qui lui a emporté l'oeil gauche et une partie de la mâchoire supérieure. Recherche de témoins. Il est présenté à Mme Gabrielle Nowak. Il la prend aux épaules et ce sont des embrassades mêlées de larmes auxquelles nous assistons.

Avec les premiers renseignements recueillis de la bouche de Stanley Schottland et traduit par l'interprète locale Anne Riehl, nous tentons de retrouver le lieu où les souvenirs de Stan s'arrêtent. Du haut de la côte de la Rique où M. Riehl, maire de Marieulles-Vezon, l'a conduit, Stan reconnaît la corne du bois du Haut-de-la-Fin.

Nous nous y rendons, et moment d'intense émotion lorsqu'il prend son épouse Hélène par les épaules en disant: « It is there ! »

Marieulles, Marieulles !

Après une visite à Cherbourg où il débarqua en juin 1944, Stan n'a qu'un seul objectif en tête : Marieulles ! Il repousse gentiment toutes les autres propositions de pèlerinage qui lui sont faites. Marieulles est et restera le remord de son existence. Parti à l'assaut avancé de fortins ennemis avec cinquante hommes, ils ne revinrent qu'à quatorze.

Il devait nous confier : « J'aurais dû me replier comme les autres sections. J'aurais sauvé une grande partie de mes hommes. »